

PRÉSENTATION

« Le commerce culturel des Nations » : un article récent de Roger Chartier a rassemblé avec bonheur certains traits topiques des orientations historiographiques les plus actuelles sous le titre du « Monde comme représentation »¹. À nos yeux, il n'est pas indifférent que ces réflexions nous soient proposées par un historien dont le point d'ancrage est, primitivement, l'histoire du livre — l'axe du présent recueil.

Le livre, ou pour s'exprimer d'une manière peu élégante mais plus générale, la chose imprimée², les systèmes écrits de communication, se situent, presque idéalement, au carrefour des fonctions et des problématiques posées par l'histoire aujourd'hui³.

Le livre ne peut échapper à l'horizon intellectuel, technique, économique et social dans lequel il s'insère. Il reste, à ce titre, un « produit » et une « marchandise », et il y a bien, d'une manière très générale, une « économie » du livre. Mais produit, le livre l'est aussi à un autre titre, comme celui d'une histoire intellectuelle, artistique ou autre, qui le précède et qu'il prolonge, en la déplaçant, ou en la détruisant parfois pour

1. *Annales. E.S.C.*, 6, nov.-déc. 1989, p. 1505-1520. Problématique poursuivie et développée notamment par Carlo GINZBURG, « Représentation : le mot, l'idée, la chose », *Annales. E.S.C.*, 6, 1991, p. 1219-1234.

2. Thème qui peut s'étendre à celui des médias en général (radio, télévision), puis, selon la terminologie usuelle, des « nouveaux médias » combinant informatique et télécommunications. Mais d'autres médias ont souvent été négligés par la recherche, même si certains ont fait récemment l'objet de quelques travaux : pensons à la correspondance, et, surtout, au modèle le plus ancien et le plus récurrent de l'échange, la conversation : Norbert Elias en soulignait déjà la spécificité comme mode privilégié d'échanges dans un monde politico-culturel centralisé et policé comme la France du XVIII^e siècle, alors que la correspondance et l'édition dominent nécessairement une Allemagne éclatée. Cf. sur ce même problème ce qu'en dit Mme de Staël.

3. Un autre exemple très privilégié serait donné, soulignons-le ici, par les systèmes et la politique d'enseignement. Il n'est pas indifférent d'observer à cet égard les oppositions entre les grands pays européens comme, par exemple, la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne.

partie : songeons, par exemple, aux déplacements des formes et des usages de l'imprimé en France dans la période 1780-1820⁴, et aux phénomènes analogues que l'on peut, notamment, observer dans l'Allemagne d'un Friedrich Christoph Perthes.

Enfin, l'imprimé engendre aussi des pratiques qui peuvent permettre aux lecteurs de comprendre et, en dernière analyse, de dépasser un horizon *a priori*⁵. D'où l'attention extrême donnée par les historiens du livre et de la culture à l'étude des formes matérielles des imprimés, de leurs cadres intellectuels sous-jacents et des usages qui en sont ou qui peuvent en être faits. Car l'innovation chère aux économistes se développe aussi, et peut-être même surtout, du côté du public : le succès ou l'échec d'une innovation, écrivait Bertrand Gille, se joue en dernière analyse sur le marché, c'est-à-dire selon la réponse, positive ou non, du public. Et, suivant ici Roger Chartier, c'est le lecteur seul qui « fait » du texte, en le lisant et en se l'appropriant⁶, autre chose qu'un texte virtuel.

Les usages, nous l'avons dit, ne doivent jamais être regardés comme gratuits, et la fonction symbolique du livre est peut-être, pour l'historien, encore plus importante que son utilisation purement objective, si tant est que cette dernière existe. En effet, la place de l'écrit, puis de l'imprimé, reste centrale dans la construction de la culture et de la civilisation occidentales, et a été de longue date reconnue comme telle⁷. Lui seul permet d'assurer l'accumulation et la diffusion du savoir qui est au cœur de cette construction même. L'accumulation détermine les composantes d'un « outillage mental » — pour conserver la désignation classique — selon Lucien Febvre⁸, dont la diffusion progressive se fera selon des modalités et des temps radicalement différents. Et la référence culturelle, donc poli-

4. Certains jalons pour une réflexion sur le statut et le rôle de l'histoire du livre sont proposés dans un article récent : Frédéric BARBIER, « Henri-Jean Martin, ou qu'est-ce que l'histoire du livre ? », *Préfaces*, 17, févr.-mars 1990, p. 106 sq. Sur les usages du livre en France à l'époque de la Révolution industrielle, cf. Id., « Livres, lecteurs, lectures », in *Histoire des bibliothèques françaises*, t. III, Paris, Promodis/Ed. du Cercle de la librairie, 1991.

5. Ainsi Lucien FEBVRE a-t-il montré que Rabelais ne pouvait pas, au xv^e siècle, être incroyant. Cf. *Le Problème de l'incroyance au xv^e siècle : la religion de Rabelais*, Paris, A. Michel, 1942, nouv. éd. 1968 : on ne peut connaître que ce qui est connaissable, selon la terminologie kantienne.

6. En fonction d'un certain nombre de dispositifs formels dont il convient donc de dresser une typologie.

7. Henri-Jean MARTIN, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris, Perrin, 1988. Voir également dans le présent numéro, p. 15-27, l'article consacré au « Sacre de Gutenberg ». Des voies d'approche complémentaire pourraient être données par l'étude des « jubilés de l'imprimerie » à partir de 1540, ou encore par celle des représentations figurées qui s'y rattachent (vignettes, comme par exemple celle, en tête du *Paul et Virginie* édité par Curmer en 1838, consacrée aux « attributs de l'imprimerie », etc.).

8. Cf. *op. cit. supra* n. 5, nouv. éd., Paris, A. Michel, 1968, p. 12 : « chaque époque se fabrique mentalement son univers [...] avec tous les matériaux dont elle dispose, [mais aussi] avec ses dons et ses curiosités, tout ce qui la distingue des époques précédentes... »

tique, devient, dans les civilisations occidentales, fondamentalement une référence à l'écrit.

Dès lors que la culture écrite participe très étroitement de l'exercice du pouvoir, sa construction et sa possession sont aussi des enjeux de stratégies sociales et politiques⁹ — on sait, par exemple, le rôle de la bibliothèque et des reliures précieuses dans la revendication d'une condition sociale supérieure¹⁰, que raillait déjà La Bruyère¹¹. On sait également la place tenue par le livre imprimé comme « monument » — au sens premier du terme — dans l'affirmation du pouvoir : ainsi dans la France louis-quatorzienne, des livres de fêtes et des livres commémoratifs¹², ou pour finir, de la création de l'Imprimerie royale, et, surtout, de sa réorganisation, sur l'ordre exprès du roi, en 1693¹³. Marshall Mac-Luhan avait indiqué l'importance de ce point de vue, sans l'épuiser : les « Empires » sont, dans leur principe, des « Empires de papier » dont l'administration, la gestion et le pouvoir se fondent sur l'écrit. À la période contemporaine, le même thème se retrouve, transposé dans la démocratie, c'est-à-dire la participation politique, et la possibilité ou non de s'informer, notamment par la presse périodique.

On sait, enfin, la place tenue par une tradition historique et littéraire nécessairement écrite, dans l'émergence des nationalités qui se cherchent : par exemple, l'Allemagne des années 1815-1830, où le Hambourgeois F. C. Perthes publie sa profession de foi sur la « librairie allemande », et où est lancée la collection des *Monumenta Germaniae historica*. Cette affirmation de la nationalité et sa convergence recherchée avec l'État-Nation¹⁴ débouchent, logiquement, sur le double problème des

9. Les historiens ont, ici encore, une dette envers les apports de la sociologie, notamment pour ce qui regarde la place du capital culturel dans l'affirmation de la « distinction ».

10. Pour ces observations, voir la synthèse commode que constitue l'*Histoire des bibliothèques françaises*, op. cit. supra n. 4, en cours de publication.

11. *Caractères*, XIII (« De la mode ») : « je [...] ne veux [...] visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque... »

12. Phénomène qui connaît des développements tout spécialement importants dans l'Allemagne de l'absolutisme, de la territorialisation et du baroque. Un exemple en est donné, à propos des jardins de l'électeur palatin à Heidelberg, par F. BARBIER, « À propos d'images », *Histoire du livre et de la culture*, 3, 1991, ici notamment p. 56-61, ainsi que les ill. p. 65-68.

13. Ce qui ne doit pas conduire à sous-estimer, bien au contraire, le rôle fondamental de l'écrit comme support de toute administration, voire de tout échange dépassant le cadre géographique le plus étroit. Pour ne pas quitter la période moderne et le monde du livre, songeons ici à des images aussi significatives que, par exemple, le *Dénombrement de Bethléem* de Pierre Brueghel l'ancien (l'irruption de l'administration et de l'écrit dans le village, par le biais du perceuteur et de ses adjoints, installés dans l'auberge, ce lieu central de la sociabilité rurale par excellence, et entourés de leurs registres de toutes sortes).

14. Voir ici, notamment, Norbert ELIAS, *La Civilisation des mœurs*, trad. franç., Paris, Calmann-Lévy, 1973, et Jürgen HABERMAS, *Théorie de l'agir communicationnel*, trad. franç., Paris, Fayard, 1987.

transferts culturels¹⁵, et, peut-être surtout, des concurrences entre nations. Les manifestations de ces phénomènes sont légions, mais un moment privilégié pour saisir à l'œuvre ces logiques du ressourcement, ou de l'innovation, et ces concurrences apparaît au cours du gigantesque salon du livre (la *BUGRA*, selon la terminologie allemande) ouvert à Leipzig quelques semaines avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale¹⁶.

Le comparatisme devient pour l'historien une nécessité heuristique, auquel le couple franco-allemand offre, de toute évidence, un terrain particulièrement propice et significatif. Chacun cherche son image dans le regard de l'autre, et les Français, longtemps abrités derrière la suprématie de la culture des Lumières, découvrent avec d'autant plus de surprise leur retard, face à leur nouveau voisin d'outre-Rhin, à la suite de la guerre de 1870. À l'inverse, l'Allemagne se présente elle-même ordinairement, au XIX^e siècle, comme le pôle de la librairie mondiale et un modèle pour les autres peuples : les inquiétudes résurgentes sur la place réelle de la culture livresque dans la société globale et l'image, fondée ou non, du « peuple sans livre »¹⁷, y témoignent pourtant d'inquiétudes d'autant plus profondes.

Le développement de la dialectique indispensable entre histoire du livre et histoire générale, qui seule peut donner son sens à la première, suppose, en bonne méthode, la définition d'angles d'attaque et d'objets précis d'étude sur lesquels l'appuyer. Cherchant à mettre à profit la rigueur méthodologique de la tradition française de l'histoire socio-économique, on pourra notamment envisager de développer une prosopographie des « hommes du livre » : celle-ci doit permettre de mieux saisir la spécificité, dans un cadre géo-chronologique donné, des rapports qui sont à l'œuvre, entre structures sociales ou économiques, modes de

15. *Transferts : les relations inter-culturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècle)*, Paris, Recherche sur les civilisations, 1988. Ces problèmes ont en effet été tout particulièrement bien étudiés dans le cas franco-allemand, avec les travaux, par exemple, sur *Le Livre religieux...*, op. cit. infra n. 35, la communauté allemande de Bordeaux aux XVIII^e et XIX^e s. (Michel ESPAGNE, *Bordeaux Baltique...*, Paris, Ed. du C.N.R.S., 1991), et ces intermédiaires culturels que sont les enseignants d'allemand en France (Michel ESPAGNE, Françoise LAGIER, Michaël WERNER, éds, *Philologiques II. Le Maître de langues : les premiers enseignants d'allemand en France...*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1991) ou, à l'inverse, le lycée français de Berlin fêtant il y a peu son tricentenaire (Christian VELDER, *300 Jahre Französisches Gymnasiums Berlin*, Berlin, Nicolai, 1989), etc.

16. F. BARBIER, « Un enjeu symbolique : le salon du livre (BUGRA) de Leipzig en 1914 », *Préfaces*, 13, mai-juin 1989, p. 114 sq.

17. RUDOLF SCHEIDA, *Volk ohne Buch : Studien zur Sozialgeschichte der populären Lese-stoffe, 1770-1910*, nouv. éd., Munich, D.T.V., 1977.

production, systèmes de diffusion et pratiques de « consommation » des imprimés¹⁸.

Les recherches les plus récentes privilégient une autre voie d'accès qui étudie les formes du livre et les pratiques de sa lecture. Un exemple de ces oppositions formelles nous sera donné, en considérant, au sein d'un seul et même genre très général, celui des dictionnaires et des encyclopédies, les oppositions radicales que l'on peut observer entre l'organisation formelle d'un ouvrage comme le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, et l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. D'un côté, voici une mise en pages très complexe, qui se situe à bien des égards dans la tradition du manuscrit médiéval¹⁹, et qui vise fondamentalement à rendre compte d'un système lui aussi très complexe de références à plusieurs niveaux. Le *Dictionnaire*, d'abord publié en Hollande, peut être regardé comme le modèle accompli d'une érudition critique née avec la Réforme et qui aboutira à l'idéal allemand d'une *Wissenschaft* dont les Français railleront généralement la lourdeur²⁰. De l'autre côté, c'est la quintessence d'un projet encyclopédique qui se veut optimiste et pédagogique, synthétisé par le *Discours préliminaire*, mais dans un environnement formel et graphique tout autre : une densité bien inférieure de signes typographiques à la page, un texte relativement aéré, sans appareil critique, et, surtout, une place très importante accordée à l'illustration. Au total, on a le sentiment d'une publication presque mondaine, au sens voltairien, face à une érudition lourde que Voltaire, d'ailleurs, appréciait également²¹. Autres temps, autres « lectures », et à tous les niveaux : si l'un de nos deux ouvrages prolonge évidemment l'autre, c'est aussi en le dépassant.

Une troisième voie, sur laquelle nous voudrions, enfin, attirer plus longuement l'attention, est celle, au sens large, des « espaces du livre ». Le thème en avait été à l'origine développé suivant la problématique proposée par Daniel Roche²². Le livre (ou, à partir du XVIII^e et du XIX^e siècle, l'imprimé ou l'écrit en général), se comprend aussi à partir de ce qui l'entoure et qu'il n'est pas, de sorte que ses usages, réels comme symbo-

18. Enquête actuellement en cours sous l'impulsion de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine du C.N.R.S. Voir la feuille d'information publiée par l'I.H.M.C. sous le titre d'*Histoire du livre et de la culture*, Paris, 1990 sq.

19. Ce qui, bien évidemment, ne préjuge nullement d'un caractère éventuellement « traditionnel » du texte, bien au contraire.

20. Ajoutons que ces oppositions se retrouvent dans les traditions historiographiques des deux pays, y compris dans le domaine spécifique de l'histoire du livre.

21. « J'abandonne Platon, je regrette Epicure, Bayle en sait plus qu'eux tous ; je vais le consulter : la balance à la main, Bayle enseigne à douter. Assez sage, assez grand pour être sans système, il les a tous détruits, et se combat lui-même, semblable à cet aveugle [...] qui tomba [...] abattu de ses mains... »

22. *Les Espaces du livre*, colloque organisé par l'Institut d'étude du livre, Paris, 1978-1979, dactylogr.

liques, peuvent être interrogés avec pertinence par l'intermédiaire des « espaces » :

« les espaces urbains, publics ou privés, où apparaît le livre, font jaillir des significations et posent des interrogations quant au choix de société et de conception du monde. Dans le système culturel, la coïncidence du livre avec certains modes d'organisation spatiale peut mettre en évidence la façon dont les organisations sociales, politiques, abstraites, invisibles, existent, et comment elles structurent les pratiques des lettrés et du plus grand nombre »²³.

On pourra ainsi aborder successivement les « espaces de la production », ceux de la « vente », ceux de la lecture ou de la conservation des livres.

Nous nous bornerons ici à ce dernier point, en portant plus particulièrement l'attention sur ce lieu symbolique réservé au livre dans la cité et dans la société — la bibliothèque. Il est clair, par exemple, que la typologie des fonctions assignées au système des bibliothèques (« savantes » ou orientées vers la lecture publique) renvoie directement à la place faite au livre dans la société globale, tout comme il est clair que le montant des crédits dégagés pour remplir ces fonctions permettrait, dans une certaine mesure, d'en mesurer l'importance. Chacun connaît également la tradition ancienne de lecture publique qui est celle des pays anglo-saxons²⁴ ; en France ou en Allemagne, l'évolution sera beaucoup plus diverse et complexe²⁵. De même, le statut et le rôle du bibliothécaire, l'organisation administrative et scientifique du service même de la bibliothèque ne sont-ils pas indifférents.

L'étude, notamment, des systèmes de classement et des instruments de travail²⁶ mis à la disposition (ou non) du public dans la bibliothèque renvoie ainsi directement aux catégories les plus générales du savoir²⁷, mais

23. Daniel ROCHE dans son « Rapport préliminaire » au colloque *Les Espaces du livre*, cit. *supra* n. 22.

24. Richard D. ALTICK, *The English Common Reader : A Social History of the Mass Reading Public, 1800-1900*, Chicago, 1957.

25. Jean HÉBRARD, Anne-Marie CHARTIER, *Discours sur la lecture (1880-1980)*, Paris, Centre Pompidou, 1989.

26. Mentionnons simplement ici l'existence de fichiers (et lesquels ?), l'existence d'une salle d'usuels (et lesquels ?), l'organisation des « sections », etc. Lorsque l'on reconstruit récemment, par exemple, la Bibliothèque de Cambrai pratiquement détruite par faits de guerre, il fut décidé, pour revenir sur la pratique traditionnelle des bibliothèques plus « élitistes », de faire porter l'essentiel de l'effort sur la lecture publique : les collections sont mêlées, et le fichier unifié sous forme de « catalogue dictionnaire » comprenant dans une série alphabétique unique noms d'auteurs, titres et mots matières. De même, la « bibliothèque » est-elle devenue une « médiathèque », etc. La terminologie elle-même est évidemment chargée de signification.

27. Problème abordé notamment, d'un point de vue plus général, par M. Mauss dans son célèbre article « De quelques formes primitives de classification : contribution à l'étude des

aussi à l'idée que l'on se faisait des usages possibles ou souhaitables de la bibliothèque. Tout cela se retrouve aussi à l'extérieur du bâtiment, dans sa décoration et dans l'urbanisme même où il s'insère. Donnons rapidement trois exemples.

Dans la tradition intellectuelle des Lumières et de la Révolution, voici, d'abord, à Paris, la bibliothèque Sainte-Geneviève, élevée à partir de 1844 sur l'emplacement de l'ancien collège de Montaigne. Le choix urbanistique, s'il est dicté par des considérations matérielles, n'est pas innocent, face à ce Panthéon qui reste, comme, dans un autre temps, la cathédrale de Reims, un « haut lieu à sacralité institutionnelle », y compris sous la monarchie de Juillet : n'est-ce pas Louis-Philippe qui, dès le 20 août 1830, décide de transformer à nouveau l'église Sainte-Geneviève en Panthéon national et fait installer le nouveau fronton sur la façade, avec la figure emblématique de la Patrie distribuant « aux grands hommes » les couronnes que lui tend la Liberté, tandis que l'Histoire prend des notes²⁸ ? La bibliothèque, devant le Panthéon national, est comme une seconde matérialisation de ces thèmes, fondés sur l'universalité d'une culture écrite, support d'un progrès éclairé dont l'aboutissement achevé reste la « première Révolution » et les principes à vocation également universelle de 1789. Ce programme est confirmé par la disposition architecturale de la façade élevée par Labrousse, qui propose, en une suite chronologique à la manière d'un *codex* se déroulant en pages (*paginae*) successives, la longue théorie des savants et des littérateurs ayant illustré l'histoire de l'humanité — entendons, de la civilisation occidentale.

Face à cette vocation universaliste affirmée par la culture française, voici un exemple *a contrario* : la reconstruction et la dotation colossale de la Bibliothèque universitaire de Strasbourg par l'Allemagne après 1870. Il s'agit, fondamentalement, de compenser la destruction de l'ancienne bibliothèque et des archives municipales pendant le siège, alors que le livre imprimé tient une place centrale dans les logiques historiques sur lesquelles l'Empire nouveau veut se fonder²⁹. La Bibliothèque impériale de Strasbourg restera, jusqu'en 1918, la plus richement dotée après celle

représentations collectives », publ. à l'origine dans l'*Année sociologique*, 1903, et repris in Marcel MAUSS, *Œuvres*, 3 vol., Paris, Minuit, 1968, t. II, p. 13-89. Nous y lisons notamment : « non seulement notre notion actuelle de la classification a une histoire, mais cette histoire elle-même suppose une préhistoire considérable... » Sur ces problèmes, et, plus généralement, l'histoire et la pratique des classifications, cf. Evgeni SAMURIN, *Geschichte der bibliothekarisch-bibliographischen Klassifikation...*, 2 vol., Munich, Verlag Dokumentation, 1968-1969.

28. Mona OZOUF, « Le Panthéon », in Pierre NORA, dir., *Les Lieux de mémoire*, t. I, Paris, Gallimard, 1984, p. 139-166.

29. F. BARBIER, *Livre, économie et société industrielle en Allemagne et en France au XIX^e siècle (1840-1914)*, Lille, 1988, 4 microfiches, à paraître sous le titre *L'Empire du livre*.

de Berlin. Dans le même temps, il faut affirmer l'appartenance ancienne du nouveau *Reichsland* à l'Allemagne : la Bibliothèque est reconstruite en 1894, au cœur du nouveau centre politique du Strasbourg impérial, d'un urbanisme monumental, et sa décoration fait exclusivement référence aux intellectuels et artistes allemands (dont, au premier rang, Goëthe, précisément ancien étudiant à Strasbourg).

Même phénomène, enfin, à Leipzig, lorsque est entreprise la nouvelle *Deutsche Bibliothek*, Bibliothèque nationale allemande pour le dépôt légal, achevée en 1913. La Bibliothèque se situe à la périphérie S.-E. de la ville : elle est élevée à l'extrémité de la rue du 18-octobre, référence à la « bataille des Nations » et à la guerre de libération contre les Français et l'hégémonie napoléonienne, en partie sur les lieux mêmes de la bataille, et à proximité immédiate du colossal *Völkerschlachtdenkmal*³⁰. Et, par son architecture résolument moderne, où une très grande part est laissée aux structures métalliques et au verre, la *Deutsche Bücherei* matérialise le plus parfaitement possible la contribution irréductible d'une culture (*Kultur*) à la base de la *Nation* allemande ; en dernière analyse, c'est l'État impérial qui s'en présente, selon la dialectique hégélienne, comme le prolongement historique, le dépassement et la destruction. En ce sens, les trois bibliothèques que nous avons évoquées sont comme la matérialisation de cette opposition entre « culture » et « civilisation » qu'avait déjà développée Norbert Elias.

Aveuglement, progrès, tensions, oppositions ou convergences nationales, processus de transfert, de ressourcement et d'innovation se développent à partir de cet ensemble privilégié de média, « chauds » — selon la typologie proposée par Marshall Mac-Luhan — que sont l'écrit et sa quintessence, l'imprimé : voici quelques-unes des voies de recherches que ce numéro spécial de la *Revue de synthèse* a cherché à inventorier³¹, sans prétendre en rien proposer un tableau exhaustif. Concluons par deux points de méthode, qui éclaireront sur les choix faits dans le présent volume.

30. *Id.*, « Un enjeu symbolique... », *art. cit. supra* n. 16.

31. Rappelons simplement sur ce point quelques lignes du programme proposé par la *Revue de synthèse historique* en tête de son premier numéro, 1900, p. 6 sq. : « L'étude comparative des sociétés doit aboutir à la psychologie sociale, à la connaissance des besoins fonciers auxquels répondent les institutions et de leurs manifestations changeantes [...]. C'est une question de psychologie, importante et délicate, à élucider que celle du rôle joué dans l'histoire par l'élément intellectuel [...]. De l'élaboration de cette psychologie historique, dépend non seulement l'intelligence du passé, mais la direction de l'avenir [...]. Le politique idéal, c'est l'historien parfait... »

Et, d'abord, le primat donné (mais non pas l'exclusivité) à l'étude de cas³². Se penchant sur les rapports de la nation, de sa conscience et de leur histoire, Pierre Nora privilégie l'approche monographique d'« objets » matérialisables (l'espace national, tel bâtiment, etc.), les « lieux de mémoire », parce que ceux-ci lui « paraissent trancher, par leur existence même et leur poids d'évidence, les ambiguïtés que comportent à la fois la mémoire, la nation et les supports complexes qu'elles entretiennent ». La démarche phénoménologique se fonde presque nécessairement sur des objets plus limités, dont la matérialité même permet de déboucher logiquement sur leurs usages au sens le plus large³³. C'est la polysémie qui pose à l'historien les problèmes les plus difficiles, parce qu'elle est au cœur du fonctionnement de la société, et le choix de sujets plus étroits permettra, dans une certaine mesure, d'en mieux cerner l'approche.

Le second point de méthode porte sur le comparatisme, méthode originelle de la sociologie et qui est, pourtant, nécessaire à toute recherche historique. D'abord, il permet de prendre également conscience de la distance entre le chercheur et son objet : tout historien fait toujours, même sans le savoir, du comparatisme. Plus explicitement, il permet de répondre à l'enfermement du chercheur par son objet : si tout phénomène est bien social, et si tout phénomène social a une irréductible dimension culturelle, sa mise en évidence ne peut qu'être facilitée par une mise en perspective, d'essence géo-historique³⁴.

Nous publions ainsi un groupe d'articles privilégiant la fonction symbolique de la tradition imprimée, à travers la figure emblématique de Gutenberg, ou celle, plus quotidienne, mais plus prégnante, du bibliothécaire et de la bibliothèque à l'époque de la Révolution française. Un autre groupe d'études aborde, sous différents angles, le problème des échanges, des compréhensions et des incompréhensions qui se développent, entre l'Allemagne et la France, au XIX^e siècle, par le biais de l'imprimé.

Selon la formule de Jean-Claude Perrot, « les sociétés sont à la fois ce qu'elles croient être et ce qu'elles ne savent pas qu'elles sont ». Une réflexion comparative dans le cadre franco-allemand et les XVIII^e et

32. Sans nous cacher le fait que les modes de fonctionnement des phénomènes historiques varient précisément avec l'échelle de ces phénomènes. Sur ces problèmes, voit notamment Luc BOLTANSKI, Laurent THÉVENOT, *Les Économies de la grandeur*, Paris, Presses universitaires de France, 1987.

33. Un exemple en est donné par l'étude de la sociabilité à travers ses manifestations consensuelles (par ex., les fêtes) ou plus ou moins subversives (les deux pouvant d'ailleurs se combiner : on sait la fonction de défoulement du carnaval, etc.).

34. Nous avons essayé d'en donner un exemple dans notre thèse citée *supra* n. 29.

XIX^e siècles, doit permettre de mieux démontrer ce jeu des événements et des représentations, des volontés et des refus, des savoirs et des ignorances, pour en saisir les logiques et les spécificités³⁵. De sorte que, en définitive, ce regard porté sur l'autre reste l'une des voies les plus enrichissantes pour nous connaître mieux nous-mêmes³⁶.

Frédéric BARBIER,
I.H.M.C., C.N.R.S., Paris.

35. Voir des exemples de cette problématique dans *Le Livre religieux et ses pratiques...*, Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1991.

36. F. BARBIER, « Le comparatisme comme nécessité heuristique pour les historiens du livre et de la culture », à paraître.